

# MODES

## NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Paris n'est plus une ville, c'est une serre gigantesque, c'est un immense parterre de fleurs ! fleurs en pots ou en bouquets, non-seulement sur les places et marchés de la grande ville, mais dans les appartements et les boutiques ; fleurs en bottes dans les petites voitures à bras qui roulent en tous sens dans les rues ; fleurs en bouquets mignons sur les éventaires des marchandes ambulantes ; fleurs en branche aux boutonnières des élégants.

Sans compter les fleurs artificielles, si vraies dans leur copie, qui font de chacun de nos chapeaux un autre parterre en miniature !

Le luxe des fleurs est devenu l'un des impôts les plus lourds de la vie élégante. Pas le moindre dîner, aujourd'hui, qui n'ait une corbeille, un surtout de fleurs choisies ; pas une réception, même intime, où l'on ne garnisse de fleurs les jardinières, les potsiches, les encoignures, etc.

La mode du bouquet semble aussi vouloir revenir : nous avons aperçu à l'Opéra quelques femmes qui en avaient. Pour peu que la faveur s'en mêle, nous verrons le bouquet tenir sa place dans le monde comme autrefois. Il fut un temps, en effet, où une femme ne se serait pas montrée en public sans un bouquet à la main : au théâtre, au bal, au concert. Il était d'obligation fashionable, pour une mariée, une demoiselle d'honneur, une marraine, d'avoir un bouquet.

Les MODISTES favorisent de tout leur pouvoir cette pluie de fleurs qui tombe sur les chapeaux féminins. Cela se comprend : l'imagination a peu de frais à faire avec une pareille garniture. Tantôt c'est une couronne touffue qui entoure un fond mou ; tantôt ce sont des groupes de fleurs placés au sommet et au bas du chapeau, derrière ; presque toujours un diadème orne le devant de la passe ; enfin, il est des cas où les fleurs tombent en pluie, depuis l'extrémité du sommet, en se répandant tout autour. Quelques points habilement disposés fixent les fleurs.

La forme la plus nouvelle de chapeau, celle qui paraît jouir du plus grand succès jusqu'à présent, est une sorte de chapeau *chinois* à fond arrondi, qui emboîte parfaitement la tête en arrière. Le blanc, comme ruban, étoffe ou fleurs, mélangé à la paille noire, domine avec les nuances crème et paille ; beaucoup de fonds mous avec passe en paille. Voilà l'impression que nous produit l'ensemble des coiffures actuelles : nous compléterons ces données par quelques descriptions de chapeaux prises au vol dans l'enceinte des courses de Longchamps.

Chapeau à passe plate et noire, en paille anglaise, avec bord en paille blanche ; doublure coulissée en damas crème, et diadème d'œillets de même nuance ; fond mou en étoffe pareille, entouré d'une guirlande d'œillets. — Très réussi ; comme ensemble.

Deuxième chapeau genre *chinois*, en paille noire, avec un gros liséré blanc au milieu de la passe tout au tour. Ruban noir et blanc entremêlé autour de la calotte, nœud sur le côté supérieur et groupe de géranium blanc ; même répétition au bas de la calotte, et plus bas encore sur la traîne que forment deux rubans (noir et blanc) réunis en catogan.

Troisième chapeau en paille brune, forme courante. Filet jaune sur la passe, écharpe en armure de soie marron et guirlande de coucous des prés tout autour de la calotte. La passe est couverte d'un coulissé marron avec lisérés jaunes et diadème de coucous. Mentonnières en soie marron, fixées au milieu de la poitrine par

un groupe de coucous qui forme une répétition heureuse.

Enfin, un véritable rêve couleur de rose ! Passe en paille de riz ; fond mou en damas rose d'une pâleur extrême, garni de coquillés en point d'Alençon. Autour de cette jolie calotte, une guirlande de roses assorties à la teinte et sans feuillage ; sous la passe devant, un autre coquillé de soie et dentelle entremêlé de roses. Mentonnières en tulle rose.

La mode, on le voit, est surtout favorable aux fleuristes.



P. N° 259. — CONFECTION Papillon ET CHAPEAU Marguerite.

SPECIALITÉS

AT & CH. LAFITE  
Paris, 82, rue d'Anjou  
Marp et Fils, Propriétaires

Guipure d'Irlande, point à l'aiguille (en fort belle imitation), dentelle russe et belge, voilà pour l'instant les éléments de haute élégance employés par les maisons de LINGERIE dans la confection de leurs nouveaux modèles.

Avec la guipure d'Irlande, on établit de jolies garnitures de robe, soit comme plastron, soit comme col ou jabot, manchettes mousquetaire, etc.

Le point à l'aiguille vient de recevoir une heureuse application qui consiste à en orner tous les bords d'une écharpe en damas Renaissance, ou en armure à losanges, nouvelle soie souple et magnifique. Ainsi préparée, cette écharpe constitue un des plus jolis fichus qu'on puisse désirer, ne ressemblant en rien à ce qu'on a porté jusqu'à présent. Rien de plus gracieux pour encadrer l'ouverture d'un corsage à châle; les deux extrémités se réunissent en un nœud sous un bouquet de fleurs.

Cette dentelle est aussi fort employée comme bout de cravate en soie, tulle de Bruxelles blanc ou mousseline. La cravate en grenadine noire ainsi ornée a toutes nos préférences; elle est d'un aspect charmant sur une robe claire, et nous lui prédisons un grand succès sur les robes de toile.

La dentelle russe entre aussi bien dans le domaine de la COUTURIÈRE que dans celui de la lingère, et toutes deux l'emploient également. Elle est d'un goût parfait pour costumes de tout genre et articles de trousseaux.

Dans ce dernier ordre d'idées, la dentelle belge occupe une place importante. Nous avons vu, en effet, une série complète d'objets ainsi garnis: pour le jupon blanc, c'est bien la meilleure garniture qu'on puisse employer; la dentelle belge est solide et peut mieux qu'aucune autre supporter l'amidonage et le frottement de la traîne. Aujourd'hui, les femmes soigneuses ont remplacé les valenciennes de leurs Jupons par de la dentelle belge.

La vogue de la broderie anglaise ne s'est point ralentie, car on l'applique partout où faire se peut. Les costumes de *baby* et les élégants déshabillés de femmes en sont très ornés. Un modèle entre autres, composé pour le lever d'une jeune mère: — La toilette est en nansouck: jupon à traîne; par derrière, les volants alternés en uni plissé et broderie anglaise; par devant, des volants brodés surmontés de bouillonnés, avec ruban bleu à l'intérieur. Tunique blouse, de forme princesse, terminée par un volant plissé; la jupe est coulissée derrière, de façon à réunir l'ampleur dans un cercle restreint, avec des nœuds de ruban bleu, ce qui tend le devant comme un tablier. Un ruban bleu, passant à travers des œillets assez larges disposés sur toute la hauteur des devants, ferme ces derniers; le bas de la blouse est terminé par un volant brodé que surmonte un bouillonné pareil aux précédents. Même garniture autour du cou et aux manches. Enfin, le tout se complète de deux poches coulissées en forme de cornet, avec nœuds de ruban sur le dessus.

MARY D'AUBERVILLE.

#### Description des gravures dans le texte.

P. N° 259.

CONFECTION *Papillon* ET CHAPEAU *Marguerite*. — Ce vêtement, très nouveau, en sicilienne noire, est coupé de forme princesse devant, où il constitue un tablier à bords inférieurs dentelés et entourés de dentelle coquillée. Les deux extrémités supérieures du tablier se rabattent sur le côté comme les angles du revers. Le dos, à basque plate, est rayé au milieu par une bande en pareil rapportée, et encadrée de dentelle noire. Des boucles en

ruban noir, cascadeant l'une sur l'autre, ornent les côtés de la basque près de l'extrémité rabattue du tablier. Col montant dentelé et dentelle noire ruchée. Ruches semblables à l'entourure des bras. — Chapeau *Marguerite* en paille d'Italie, à fond bas et passe élevée en diadème. Bandeau de clématites. Coques et catogan de ruban noir avec guirlande de clématites papilles.

G. N° 307.

FOILETTE DE PROMENADE. — 1. Costume (vu de face) en lainage de fantaisie uni, couleur café au lait, et madras de fond assorti et carreaux bleus. — Jupon uni. Devant de tablier composé de trois écharpes en étoffe unie, plissées à plis remontants et terminées par des franges à grelots bleus et tête grillée de la nuance du jupon. Ces écharpes, indépendantes l'une de l'autre, se perdent chacune sous les côtés en madras du tablier. — Corsage en étoffe unie, garni devant d'un biais qui simule l'encadrement d'un gilet et duquel s'échappent régulièrement de petites pattes en madras, dont les pointes touchent presque les boutons: ceux-ci sont bleus et émaillés. Une frange pareille à la précédente entoure la basque qui complète l'effet du tablier. Les manches sont terminées par un plissé avec cornet remontant et draperie entre les deux; nœud bleu et lisérés bleus. — Lingerie en batiste plissée. — Chapeau de paille de riz, dont la passe encadre la coiffure. Guirlande de primevères blanches posée sur une torsade de ruban noir formant nœud papillon au sommet.

2. Même toilette que la précédente, vue de dos. — Le jupon uni est à pli Bulgare et traîne. Les côtés du tablier sont en madras, avec biais en madras pour les relier aux écharpes du devant; la frange grillée entoure complètement le bas. Ces côtés sont drapés et relevés au milieu derrière, à deux reprises, sous des nœuds à doubles coques garnissant ainsi le pli du jupon. — Le dos du corsage offre cette particularité que les petits côtés de la basque sont ornés d'un biais et d'une ruche en madras, qui se terminent en pointe dans le bas avec un nœud de ruban pareil aux autres. Frange grillée pour terminer. Ruche unie et biais en madras dans le haut du corsage. — Vu de trois quarts, le chapeau présente une garniture qui se compose d'un nœud alsacien en ruban noir et d'une demi-guirlande de fleurs semblables à celles du bandeau.

#### Description de la gravure coloriée n° 1228 C.

COSTUMES DE CAMPAGNE. — 1. Toilette en faille noire et étoffe grisaille laine et soie. — Un volant surmonté d'un bouillonné est posé presque jusqu'à la traîne: cinq plissés d'étoffe grise garnissent la jupe. La tunique forme un tablier pointu sur le devant, encadré d'un biais de faille noire. Une écharpe d'étoffe grisaille passe par de larges œillets et se termine par un nœud. La tunique, un peu longue derrière, est gracieusement relevée de côté. — Corsage cuirasse garni de biais noirs. Col *Médicis* avec plissé formant draperie. Manche bouillonnée dont les parements rappellent la garniture de la tunique. — Chapeau de paille anglaise, garni de velours noir et de larges marguerites mélangées de fleurs d'eau.

2. Robe en faille et crêpeline bleue. — La jupe, en faille, est entièrement plissée derrière. Les plissés du devant sont en crêpeline. — Le vêtement qui forme tunique est en crêpeline brodée. Le devant est d'un seul morceau. La manche est formée par une sorte de pélerine retenue derrière; la seconde partie, qui vient se rattacher en dessous, n'est tenue que devant sous la frange et derrière à la taille, afin de laisser les bras libres. Ruche frange assortie. — Chapeau de paille garni de faille bleue. Traîne de roses de différents tons posée sur la calotte. Dessous, nœud de faille faisant bandeau.

#### Description de la gravure coloriée n° 1228 D.

Substituée à la gravure 1225 D, pour les abonnés qui en ont fait la demande.

1. Chapeau de paille marron à bords en paille de couleur naturelle. Coques en damas Renaissance, nuance crème, sur le dessus; guirlande de feuillage varié et fleurs des champs, avec large coquelicot et taine. Bandeau en ruban crème avec nœud dessous.

2. Chapeau de paille noire. Tour de tête en tulle et blonde, et traverse en velours bleu nouée au milieu. Guirlande de bluets autour de la calotte, très touffue sur le sommet et terminée au bas derrière en petite traîne avec feuillage.

3. Chapeau en paille d'Italie. Grandes coques en faille rose groupées au sommet avec des touffes de plumes et une aigrette assortie. Écharpe en faille drapée autour de la calotte et formant un double nœud catogan avec une marguerite.

4. Col ouvert en batiste. Forme rabattue et revers devant entouré de dentelle. Double nœud de cravate en surah damassé bleu.

5. Corsage en nansouck. Un coulé rayé de lisérés jaunes et garni de broderie anglaise entoure le haut par derrière en suivant les côtés devant. Bande de broderie anglaise au milieu et sur les bords inférieurs de la basque. Col rabattu en surah jaune, avec nœud à double coques et pans flottants en surah rayé. Bouillonné coupé par des lisérés jaunes et broderie anglaise dans le haut de la manche; celle-ci se termine par un volant moitié plat, moitié plissé, formant un parement liséré de jaune, avec broderie anglaise remontante.

6. Col et sous-manche en toile lisse. Bracelet de velours bleu.

7. Col en toile jaune, à coins rabattus et ourlet de toile blanche, avec revers en toile, garnis de ronds de dentelle blanche fixés par un ruban jaune.

8. Colletterie plissée, montante et rabattue, en batiste. Cravate en surah rose passée dans un anneau d'or.

**Description de la figurine colorée L. n° 32.**

Annexe de l'édition n° 3.

TOILETTE D'INTÉRIEUR. — Jupon à traîne, en faille bleue, monté à pli Bulgare. — Milieu de tablier en surah saumon, large de 25 cent., auquel se relie chaque côté du tablier. Ces côtés, en faille bleue et assez larges, sont fixés derrière par un quadruple pli; un volant bleu, doublé de surah saumon, ouvert en châle et à pointes devant, lacé derrière. — Corsage veston en faille bleue, ouvert devant de façon à laisser voir le gilet à basques fuyantes devant et longues derrière. Un volant bleu et saumon entoure tous les bords en formant un coquillé et devient col montant dans le haut. Manches plates et rondes, garnies sur la couture du coude d'un volant pareil aux précédents. — Lingerie ouverte en dentelle blanche (point à l'aiguille.)

**AVIS TRÈS IMPORTANT**

Quelques-unes de nos abonnées s'étonnent de n'avoir pas reçu de réponse à diverses demandes ou réclamations; cela vient de ce qu'elles négligent constamment, malgré nos avis réitérés, de joindre à leurs lettres la bande de leur journal.

Lorsque cette bande leur fait défaut, il importe qu'elles nous indiquent très-exactement le titre du journal au sujet duquel elles nous écrivent. Autrement, notre maison possédant plus d'une douzaine de publications différentes, il nous est impossible de savoir de quel journal il s'agit, et force nous est, à notre grand regret, de ne donner aucune suite aux lettres reçues.

AD. G. ET FILS.

On s'occupe d'une façon très sérieuse de l'organisation d'une magnifique Tombola dont le tirage aura lieu le 10 août prochain au Palais de l'Industrie, dans une grande fête qui sera donnée par la direction de l'Exposition internationale des Industries maritimes et fluviales, au bénéfice des œuvres philanthropiques de la marine.

Nous faisons dès aujourd'hui un appel non-seulement aux exposants, mais à tous les amis de la charité, et ils sont nombreux en France, pour qu'ils prêtent leur concours à cette bonne œuvre en adressant au Comité les lots destinés à augmenter l'éclat de cette solennité. La direction a voulu, bien entendu, souscrire la première. Le lot apporté par elle à la tombola est d'une valeur d'au moins cinq mille francs. On peut juger par là de l'importance qu'elle attache à la réalisation de son projet: venir en aide d'une façon efficace aux classes laborieuses et si intéressantes de la marine.

A. B.

**CHRONIQUE MONDAINE**

Par ce temps printanier et depuis la reprise des courses du Bois de Boulogne, le *raout* par excellence est celui qui se tient dans l'enceinte privilégiée de Longchamps. Chaque dimanche, la vie sociale s'y concentre de deux à cinq heures, et c'est charmant! Vous parlez à vos amis, vous nouez des relations ou en retrouvez d'anciennes que vous pensiez perdues, vous apprenez à mettre des noms sur des visages, vous présentez, vous êtes présenté, et ainsi, allant de groupe en groupe, assis, levé, arrêté, ambulants, vous vivez là en quelques heures plus qu'ailleurs pendant un mois.

Dans l'enceinte du pesage, chaque groupe, chaque coterie sociale ont une place habitée et dont rien au monde ne les ferait départir. Vous y retrouvez fidèles, tous les dimanches, les mêmes visages. Ces réunions, dont le centre est toujours quelque individualité mondaine de marque, forment autant d'enceintes privilégiées dans l'enceinte même. Il y a le banc de celle-ci et les chaises de celle-là, le côté de la jeune Amérique et celui de la vieille France; la chaussée d'Antin se place en avant des tribunes, tandis que le faubourg Saint-Germain s'abrite dedans.

Il y avait, l'autre dimanche, abondance de jolies toilettes, de style original et de coupe choisie. Une mention spéciale est due aux costumes de drap léger anglais de couleur claire sur jupons de faille écossaise. Les manches du corsage, fait en plastron, sont pareilles au jupon.

Les broderies de paille, les garnitures en galons de paille ont fait leur apparition, et la mode aurait pu choisir plus mal. On compose ainsi des combinaisons d'ornement très en harmonie avec les costumes d'été.

Quant aux chapeaux, ils continuent à être de plus en plus invraisemblables. On ne sait où s'arrêtera la fantaisie des modistes en matière de coiffure. Cependant, comme c'est fatal avec tout excès, déjà la réaction pointe à l'horizon et ne fera que s'accroître. Les simples chapeaux de paille rond ou bergère tout fleuris dessus et dessous, les petites capotes bonnes femmes à fond de taffetas et passe de paille se montrent sur les têtes les plus aristocratiques, et de là iront aux couches sociales inférieures.

Malheureusement il n'en est pas toujours ainsi, et la proportion est parfois renversée: on prend en haut l'exemple d'en bas, et le beau monde, au lieu de donner le ton, reçoit la note. Voyez ce qui s'est passé pour la chevelure féminine. Vous vous rappelez les cris et les protestations, quand quelques femmes d'avant-scène parurent les cheveux ébouriffés, faisant totalement disparaître le front, jusqu'à voiler les yeux et même quelque peu le nez. Ces dépeignées furent acceptées comme les comiques de la salle aux premières représentations, et les femmes du monde, aux bandeaux lisses ou tout au plus ondulés, furent les plus moqueuses et les plus méprisantes devant ces aberrations de la classe des excentriques.

Or, quelques années passèrent, et qu'est-il arrivé? Je n'ai pas besoin de vous l'offrir en cent ni en dix à deviner, car vous le voyez et le savez comme moi: les dépeignées ont fait école, et les femmes comme il faut ont peu à peu imité les excentriques, et aujourd'hui les cheveux en broussaille sont de vogue autant que jadis ils étaient de compromettante exception! Aux courses, dans le monde, à l'Opéra, vous ne voyez que femmes du meilleur monde coiffées de cet ébouriffement jusqu'aux sourcils et ressemblant, de la plus comique façon du monde, des deux mondes même, à ces petits griffons de la Havane, aveuglés de leurs soies et ne percevant les humains et les morceaux de sucre qu'à travers des mèches évaporées, désordonnées, comme à la suite de quelque prise de patte, quelque démêlé avec le petit chat. Mais c'est la mode, et ce mot despotique dit tout. Il faut s'incliner.

La sensation mondaine de la semaine a été la fête donnée samedi à l'ambassade ottomane par Ali-Pacha. Toutes les promesses de féerie qu'avait fait naître l'idée d'un bal en ce milieu oriental, ont été tenues et au-delà. On marchait d'éblouissement en éblouissement, et le jardin, éclairé par mille lanternes multicolores, offrait un décor que n'eût pas désavoué l'imagination de la sultane Shéhérazade.

On connaît le personnel de ces fêtes : qui l'a vu une fois, le voit à jamais ; c'est toujours le même entassement féerique d'uniformes, de plaques, de grands cordons, de femmes éblouissantes de diamants, mêlés au modeste habit noir, faisant fonction de repoussoir dans ce tableau splendidement éclairé sur ses premiers plans. En ce qui concerne l'assistance, il serait bien inutile de dresser un dénombrement des personnages marquants qui constellaient les salons. Il faudrait dépouiller l'*Almanach national* et l'*Almanach de Gotha* pour y puiser tous les noms enchâssés dans les hautes dignités de l'Europe, si bien que, l'égalité étant rétablie dans ce peuple de princes et d'ambassadeurs, de généraux et de ministres, les distinctions ne commençaient qu'au-dessous.

BACHAUMONT.

### LES LILAS

Il n'en faut plus douter, le chevalier Printemps a mis son habit vert. Les lilas sont fleuris ! Et même les arbres chétifs plantés de chaque côté du boulevard, en plein asphalte et « au centre de la civilisation » (le long du Café Anglais), donnent des signes évidents et multipliés du retour de la saison des roses, des fraises, — et du concert des Champs-Élysées. Il y a une heure à peine j'admirais, au bout des branches dégarnies des platanes, les bourgeons soyeux, pareils à des pinceaux, et qui bientôt vont devenir d'élégantes petites ombrelles dentelées : fallacieuses promesses d'ombre et de fraîcheur. En attendant, çà et là, les marronniers, plus pressés, montrent déjà leurs feuilles, encore pliées comme des éventails au repos. Les oiseaux gazouillent, et l'on cueille à l'envi la violette sur les gazons de Meudon et de Ville-d'Avray —, car fidèle à la tradition :

Au premier soleil de printemps,  
L'humble et charmante violette  
Fleurit dans l'herbe, à l'avenglette,  
Joyeux présage du beau temps !  
La nature sommeille encore  
Quand elle apparaît un matin,  
Sur le tapis où vont éclore  
Et la primevère et le thym...

Et puis, je le répète, pour réjouir les yeux et le cœur, les lilas sont fleuris ! C'est au Luxembourg surtout que l'on peut se rendre compte du charme enivrant et doux de cette nouvelle. Au moment où j'écris, le merveilleux jardin fait songer au paradis terrestre. Savez-vous, en effet, rien de plus consolant que l'apparition de ces thyrses embaumés qui donnent un air de fête à la nature, en venant annoncer son réveil ?

Comme elles parlent éloquentement, ces fleurs bénies, de jeunesse et d'amour, de gai soleil et d'espérance ! « Allons, disent-elles, souriez, enfants et vieillards, poètes et jeunes filles, pauvres et riches, souffrants et blasés ! Oubliez vite les jours de pluie, la bise glacée, l'hiver maussade et son manteau de neige ! Oubliez les ennuis, les déceptions, les heures si longues de tristesse, le découragement, la maladie et la misère... Nous voici ! Dieu nous fait fleurir pour vous rappeler qu'il veille, qu'il vous aime et nous protège. » A l'oreille du pauvre elles murmurent : « Plus de soucis, le soleil revient, joyeux et bienfaisant ; vous ne grelotterez plus auprès de l'âtre sans tisons ! » A celui qui

souffre, elles disent : « Nous apportons la joie et la santé ! » A l'adolescent : « Ainsi que l'hirondelle et le rossignol, les lilas sont messagers du printemps, pleins de promesses ! » Au vieillard : « Nous annonçons la saison où tout renaît, où tout se ranime, croit et espère ! Bon courage ! le soleil printanier vous réchauffera ; vous retrouverez la force, et, peut-être, qui sait ? une partie de vos chères illusions disparues ! Sous notre ombrage, les heureux souvenirs vous reviendront en foule, et nous vous rappellerons les belles années de la jeunesse ! » A l'enfant : « Chante, cours, ris, saute et habille !... Blond lutin aux joues roses, toi aussi tu es une espérance ! Va, profite du bonheur présent, cher insoucieux ! Ta mère veille, et ton rire argentin trouve un doux écho dans ton cœur !... » Au poète : « Ami, tu vas pouvoir enfin recommencer tes longs entretiens dans les bois, avec l'arbre, avec la fleur, avec le nuage, avec le papillon, l'oiseau, ou le ruisseau murmurant ! » A la jeune fille : « Allez, mignonne ; Dieu vous bénit ! Un trouble étrange et délicieux vous a saisie ! Votre regard est humide et brillant... Voici le temps des projets et des rêves ! les lilas sont fleuris ! »

Oui, les lilas sont fleuris ! Ils viennent dire tout cela en secouant leurs touffes parfumées, et cependant on ne les écoute guère, je vous l'atteste. Partout on discute, on s'agite, on va, on crie, on court... Et si l'on interrogeait, par hasard, le premier passant venu, à ce propos : « Certes, répondrait-il à coup sûr, nous avons autre chose à faire que de nous occuper de ces puérités ! Ah ! bien oui, le printemps, la violette, les lilas, le ciel bleu !... Si, encore, il s'agissait des asperges en branches et des fraises au mère !... Parlez-nous plutôt du cours de la Bourse, ou des ballets de *Geneviève de Brabant*... Voilà ce qui nous intéresse ; voilà ce qui mérite de fixer l'attention ; mais la floraison des lilas !... Quelle bonne folie, et d'où sortez-vous donc ? »

A quoi bon, en effet, exécuter ces variations sur un vieux thème ?

Eh bien (il faut l'avouer avec franchise...), c'est parce que je crois fermement, cher lecteur, que ce *vieux thème* sera toujours jeune...

*Les lilas sont fleuris !*

Alexandre PIEDAGNEL.

### SILHOUETTES D'ÉPOUX

Les journaux de modes ne datent point d'hier, comme on pourrait le croire. Ils ont notamment un ancêtre, le *Magasin des Modes nouvelles*, qui remonte à l'année 1788. C'est un petit livre devenu très rare, au point de valoir presque son pesant d'or. Il contient de fort jolies gravures coloriées de costumes et de meubles, et avec cela, s'il vous plaît, de la littérature, ni plus ni moins que nos journaux de modes de 1875.

Voici un intéressant échantillon de cette littérature :

« Si vous voyez un homme et une femme saisir mutuellement, en compagnie, toutes les occasions de se trouver des défauts et se reprendre sans cesse l'un et l'autre, vous pouvez être sûr que c'est le mari et la femme.

« Si vous voyez un homme et une femme, dans la même voiture, observer un profond silence, en regardant l'un de la portière à droite, l'autre de la portière à gauche, vous pouvez dire, sans leur faire tort : c'est le mari et la femme.

« Si vous voyez une femme laisser tomber par hasard son éventail, son gant ou son mouchoir, et un homme à côté d'elle qui ne se baisse pas aussitôt pour le ramasser, mais qui le lui laisse ramasser à elle-même, vous pouvez soutenir hardiment que c'est le mari et la femme.

« Si vous voyez un homme et une femme se promener sur une même ligne à six pieds de distance l'un de l'autre, et que l'homme,

lorsqu'il se présentera un mauvais pas, ne donne point la main à la dame et la laisse aller sans cérémonie, vous pouvez affirmer que c'est le mari et la femme.

• Si vous voyez une femme dont les qualités et les attraits soient généralement vantés, excepté par un seul homme, qui, peu touché de ces éloges, n'en parle que sèchement, décidez là-dessus que c'est le mari et la femme.

• Si vous voyez un homme et une femme se contrecarrer sans cesse, et cependant se dire toujours : mon cher ami, ou ma bonne amie, mon amour, soyez certain que c'est le mari et la femme.

Le thème de cette boutade n'est pas absolument neuf ; mais le développement en est fin et ne manque, dans sa simplicité, ni d'originalité, ni de malice.

R. H.

THÉÂTRES

AMBIGU. — *L'Affaire Coverley*, drame en cinq actes, par MM. Barbusse et Crisafulli, devait primitivement s'appeler *L'Affaire Tichborne* ; mais la censure, avec beaucoup de raison, a exigé qu'elle parût devant le public sous un autre titre. Une courte analyse de la pièce suffira pour faire comprendre que cette modification était de toute convenance.

Roger Coverley aime sa cousine Emily ; il en est aimé, mais il a pour rival secret Arthur Gordon, fils du boucher Gordon, qu'il a pris pour confident de ses amours et qui le trahit. Chassé par le père d'Emily, Roger, prêt à s'embarquer pour l'Australie, frappe au visage Arthur Gordon. Celui-ci jure de se venger, et dans ce but abandonne sa mère, sa femme et son enfant sur le bateau qui doit emporter son ennemi.

En mer, Gordon profite d'une effroyable tempête pour se glisser dans la cabine de Coverley ; il l'assassine, s'empare d'un carnet sur lequel le jeune homme avait l'habitude de noter jour par jour tous les actes de sa vie, même ses plus secrètes pensées, et se précipite dans les flots. Attaché à une épave, il voit le vaisseau s'engloutir. Seul désormais il pourra témoigner de son crime. Longtemps il lutte contre la mort, lorsqu'un navire, en passant, le recueille et le transporte en Australie. — Là ses projets se font jour. Il veut, profitant d'une étrange ressemblance, se substituer à Roger Coverley, prendre sa place dans sa maison et s'emparer du même coup de sa fortune et de sa fiancée. Mais il a laissé en Angleterre une femme et une fille qui le gêneront et qu'il importe d'écarter de sa route. Il écrit donc à un de ses anciens compagnons de débauche, Ned, de venir le rejoindre et d'amener Ellen et Betzy, les deux malheureuses qu'il faut à tout prix supprimer. Lorsqu'elles l'ont rejoint, il charge son complice de l'en débarasser et s'embarque seul pour l'Angleterre, sous le nom de Roger Coverley.

Quatre années se sont écoulées depuis le meurtre. Arthur Gordon les a employées à se composer un visage, un son de voix, des gestes. Il est entré, comme on dit, dans la peau de sa victime, et, grâce au carnet qu'il a étudié dans les moindres détails, il se sent de force à détourner tous les soupçons. La mère de Roger, se dit-il, quand elle l'aura pressé sur son cœur et couvert de ses baisers, sera la première à le défendre. C'est en effet ce qui arrive, et c'est à la vraie mère d'Arthur Gordon que lady Coverley dispute d'abord ce fils qui lui a été inespérément rendu. Il y a là dans le drame une scène d'un effet palpitant. Le faux Coverley, placé entre celle qu'il appelle sa mère et celle qui l'est véritablement, obligé de lutter contre un reste de piété filiale, assiste impassible à la lutte déchirante qui s'élève entre les deux femmes, celle-ci criant : — C'est mon fils ! celle-là répondant : — C'est le mien !

Nous arrivons maintenant à la partie de l'ouvrage qui a le plus

concouru à en assurer le succès. Ned n'a pas voulu tuer Ellen et Betzy : il a trouvé la besogne dangereuse ; il les ramène donc en Angleterre, et le faux Coverley, à la veille d'épouser Emily, les voit se dresser devant lui au moment même où il se félicite d'avoir écarté tous les obstacles. Il faut qu'elles disparaissent, et qu'elles disparaissent immédiatement. Ned, subjugué, consent à le servir : la mère et la fille, attirées la nuit dans la campagne au bord d'une voie ferrée, seront précipitées sous les roues d'un train à toute vitesse. Arthur étrangle à moitié sa femme et la jette entre les rails pendant que Ned entraîne la petite Betzy. L'assassin prend la fuite. Mais, du haut d'un pont formé par un tunnel, la mère de Gordon a été le témoin de ce nouveau crime. Elle crie au secours : personne ne lui répond. Alors, folle de douleur, elle descend le long de la pile du tunnel en s'accrochant aux pierres. Déjà sous la voûte retentit le sifflet de la locomotive, le train arrive à toute vapeur, on aperçoit la lanterne de la machine. Ned, qui revient trouver Arthur, veut s'opposer au sauvetage d'Ellen et précipiter sous les roues les deux femmes d'un seul coup. Une lutte s'engage, lutte terrible, qui ne dure qu'un moment et dans laquelle la mère reste victorieuse. Ned ne voit le train qu'au moment où il le touche ; il pousse un cri, lève les bras et disparaît sous la locomotive. Toutes les voitures lui passent sur le corps.

Ce truc de la locomotive restera célèbre au boulevard. Il paraissait difficile, pour ne pas dire impossible, de représenter à la scène, d'une manière aussi saisissante, un train lancé à toute vapeur. Aussi l'enthousiasme du public, qui venait de passer par une série d'émotions poignantes, a-t-il été au comble. Quatre fois les artistes et le machiniste remplissant le rôle du chauffeur ont été contraints de reparaitre ; le train lui-même a dû recommencer son évolution.

Ellen, donc, n'est pas morte. Au cinquième acte, elle reparait devant son mari et l'accuse. Gordon en appelle à sa mère, qui elle-même se prononce contre lui et le livre au bourreau. Mais l'auteur a probablement trouvé ce dénouement trop vulgaire, et il nous fait assister, pour garder la couleur anglaise probablement, à une sorte de parodie de la célèbre scène dans laquelle Macbeth apostrophe le spectre de Banquo. Ses victimes se dressent une à une devant lui, et, sous l'empire de cette hallucination, il tombe foudroyé après avoir confessé tous ses crimes.

Tel est le drame qu'a donné le théâtre de l'Ambigu et qui nous paraît appelé à un succès durable ; non que cet ouvrage soit en réalité supérieur à beaucoup de ceux qui se débitent habituellement sur les théâtres du boulevard, mais parce qu'il renferme deux ou trois situations vraiment dramatiques, assez habilement exploitées, et surtout parce qu'il offre un truc machiné avec assez d'art pour produire une illusion presque complète, de nature à satisfaire un des côtés de la curiosité naïve du public.

L'interprétation générale a été aussi bonne qu'on pouvait le désirer.

HOP-FROG.

Description de la gravure G n° 322 (page 222).

1. Costume pour petite fille de cinq ans (vu de dos), exécuté en cachemire bleu. — Jupou plissé à plis plats. Aumônière sur le côté, terminée par une frange grelot assortie. — Tunique garnie de franges, drapée sur le côté au-dessus de l'aumônière. — Corsage à basque postillon, échancré dans le haut sur un plissé de même étoffe, avec col rabattu orné de franges.

2. Même costume que le précédent (vu de face). — La tunique couvre le jupon presque tout autour et revient se fixer sur le côté, au point de départ. — Corsage pointu devant, ouvert dans le haut et échancré comme dans le dos, sur le même plissé plat, avec le col rabattu. Le bas des manches, à sabot, est garni de franges sur un plissé plat et boutonné dessus.

3. Faletot *Madame l'Archiduc*, en cachemire noir, demi-ajusté (vu de devant). — Le devant simule un gilet Louis XV, à longues basques se prolongeant jusque derrière ; il est garni, au milieu, de biais en faille posés en feuillets les uns sur les autres. Un biais en cachemire, à bords lisérés de

faulle, encadre ce gilet en carré avec une rangée de gros boutons de nacre



1. Costume de petite fille (vu de dos).

sur les côtés. Le haut est ouvert en cœur avec col rabattu. Plissé en faulle

4. Même modèle que le précédent (vu de derrière). — Le milieu du dos



2. Même costume que le n° 1 (vu de face).

est garni d'une échelle de feuilletts en faulle, encadrés de montants en biais



3. Paletot Madame l'Archiduc (vu de devant).

au bas des manches; biais et lisérés dessinant un parement, et chou de ruban à l'extrémité de la pointe.



4. Même modèle que le n° 3 (vu de derrière).

lisérés, lesquels garnissent le bas en carré et rejoignent les biais des devants. Choux de ruban aux deux côtés inférieurs de l'échelle.

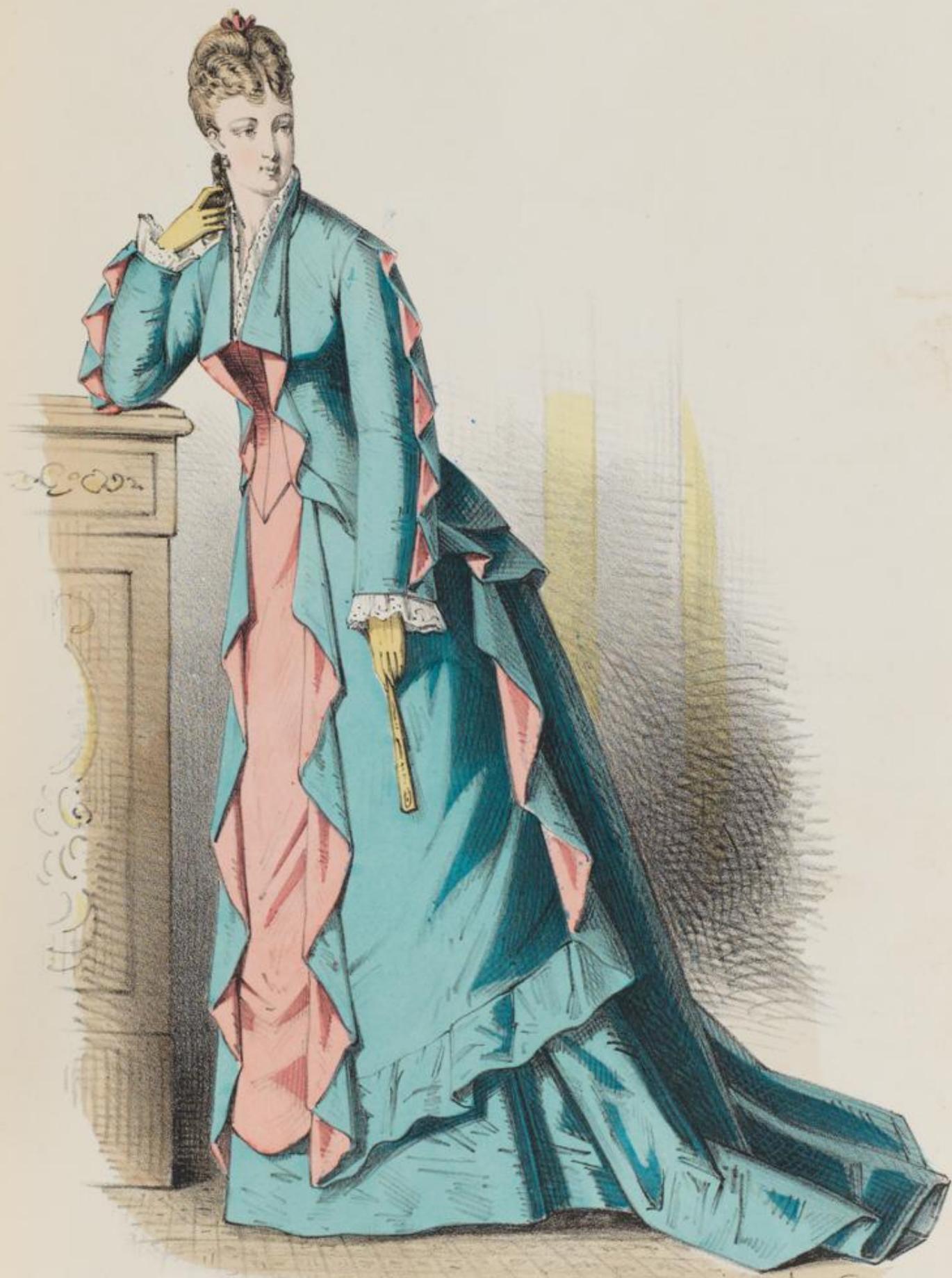
coléat (ou de dentelle) - la



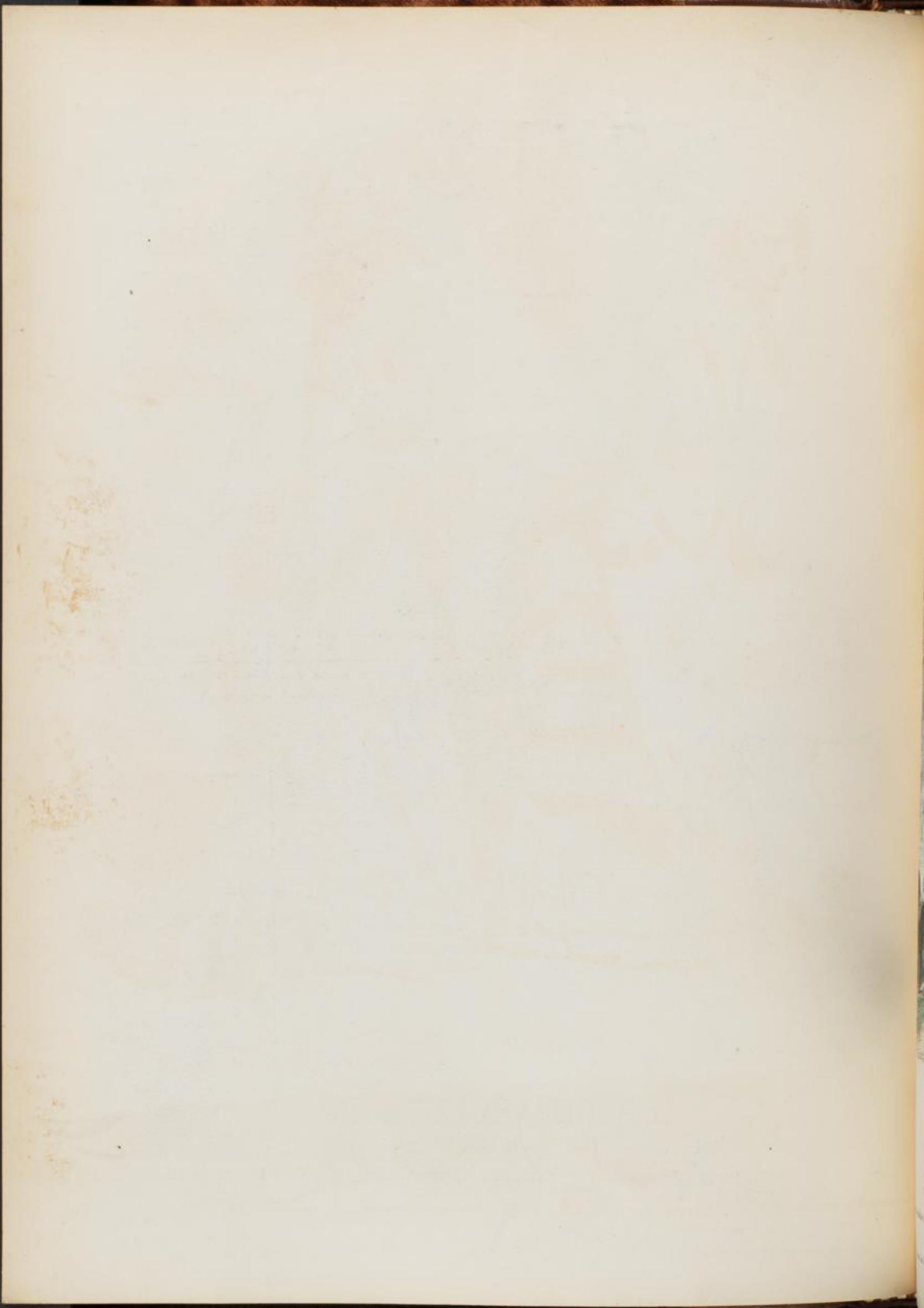
atisme que le tu t'as  
villète en faille, sur le



dèle que le n° 3  
bas en crin et enjupes la  
côtés intérieurs de l'étoffe



*A. Verrand*



LE W...  
...  
...  
...  
...



A. Levy, imp. r. des Math. 10.

Ad. Goubaud & Fils Ed. Paris

1225<sup>c</sup>

## LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

Modistes de M<sup>me</sup> H<sup>ne</sup> Du Riez, r. Halévy, 8 - Corsets de P. de Plument, r. Vivienne, 33.

Eau Gouloise de M<sup>me</sup> V. Rolande, r. de Provence, 4 - Parfumerie Oriza de P. Legrand, r. St. Honoré, 207.

Entered at Stationer's Hall.

LONDON, Goubaud & Son, 30, Henrietta Street, Covent Garden W. C.



PLANCHE G. N° 507. — DESCRIPTION, PAGE 218.



TOILETTE DE PROMENADE  
Modèles de Mlle Adolphine Koenig, (rue Monsigny, 19).

## ALL IS WELL, THAT ENDS WELL (C)

(NOUVELLE.)

C'était bien une entrevue de mariage, mais une entrevue sincère où chacun devait se montrer tel quel. La chose avait été convenue, et il appartenait d'agir ainsi aux deux familles qui avaient le désir de s'unir.

Plusieurs lettres, qui traitaient ce sujet, étaient parties d'un vieil hôtel de la rue Saint-Guillaume pour arriver à Bellerive (Ille-et-Vilaine). La mère de Martial ammonçait au père d'Henriette l'arrivée de son fils à Bellerive; elle lui permettait de le garder tout le temps nécessaire pour l'apprécier; et si, comme elle l'espérait, Henriette de Bellerive trouvait Martial à son gré, les fiançailles pourraient se faire entre Quasimodo et l'Ascension, et le mariage entre la Fête-Dieu et l'Assomption. Les parents se connaissant de longue date, tout démêlé d'intérêt et de convenance se trouvait d'avance aplani.

Les lettres de la rue Saint-Guillaume étaient plus longues que celles de Bellerive. C'est que la mère, prudente, expliquait que Martial, ne l'ayant jamais quittée, serait peut-être un peu intimidé, sans elle, dans un milieu qu'il ne connaissait que par ouï-dire; mais elle le recommandait à la bienveillance de son vieil ami.

« Je l'ai élevé de mon mieux, ajoutait-elle; aussi vous comprendrez facilement qu'il ne soit ni hardi ni déluré. »

Suivaient mille détails du premier âge au baccalauréat.

Les lettres de M. de Bellerive étaient plus courtes:

« Envoyez-nous Martial; ma fille est simple et franche. Au bout de quelques jours, je vous dirai sans ambages ce que nous pouvons espérer de l'entrevue de nos deux enfants. Ne vous inquiétez pas, nous mettrons le vôtre de suite à l'aise, car nous ne changerons rien à notre vie ordinaire. Il verra sa future comme elle est; j'ajouterai qu'il serait difficile de ne point la trouver charmante. Toutefois, chère et respectable amie, et pour tout prévoir, si nos enfants s'en tiennent à l'amitié, il faudra ne point leur en vouloir et nous souvenir que nous devons à celle qui nous unit le commerce sans nuages qui a été un des bonheurs de notre vie. »

Martial reçut force instructions avant le départ. Il emporta beaucoup de vêtements coupés à la dernière mode, des romans anglais, des morceaux de musique étudiés et répétés: caprices, nocturnes, sonates à quatre mains, des mélodies pour ténorino, deux douzaines de paires de gants, des badines prétentieuses et une corbeille de bonbons dissimulés sous un champ de coquelicots et de bluets.

Il fut reçu très cordialement, mais trouva Bellerive assez inconfortable. Il n'y avait pas de calorifères ni même de poêles; point de bourrelets, par respect pour de vieilles boiseries; par conséquent, on y était en communication constante avec le temps du bon Dieu. Le soleil et la pluie jouent les premiers rôles dans la vie campagnarde; rentrer les chiens, sortir les chevaux, partir pour la chasse, s'équiper pour la pêche, telles étaient les questions agitées le plus souvent entre le père et la fille.

On assura à Martial qu'il était attendu; rien n'aurait pu le lui faire deviner.

Mlle de Bellerive n'avait orné sa chevelure d'aucune Fontanges; elle lui tendit la main et disparut.

Les habitudes du château étaient si simples et si larges, qu'on n'y changeait rien lorsqu'un visiteur y arrivait. Martial fut conduit à son appartement par le vieil ami de sa mère, et s'occupa gravement à choisir le costume qui le faisait le mieux valoir. Quand il crut l'avoir heureusement combiné, il descendit dans le

salon. Henriette y était; ils échangèrent quelques mots sans qu'elle se dérangeât le moins du monde. Elle était étendue dans un fauteuil, les pieds posés sur un gros chien de chasse qui semblait habitué à cette privauté. Henriette était chaussée de souliers à fortes semelles sur lesquels était une guêtre brune qui montait à mi-jambe. Elle était vêtue d'un lainage grossier filé et tissé à Bellerive de la toison des brebis. Ses belles mains patriciennes sortaient d'un large poignet de toile bise.

— Vous voilà beau comme un soleil, dit-elle en admirant naïvement l'ajustement de Martial.

Elle le regarda curieusement comme un enfant regarde une poupée, puis se leva pour aller s'habiller à son tour, en dissimulant avec peine l'envie de rire que lui donnait un costume aussi apprêté.

Elle redescendit dès le premier tintement de la cloche du dîner. On comprenait facilement qu'un changement de toilette ne lui prit pas beaucoup de temps: un coup de lissoir sur des bandeaux tirés qui, par conséquent, ne pouvaient guère s'emanciper, une robe de soie noire si unie qu'elle avait l'air d'en attendre une autre, des souliers de prunelle sur un bas blanc bien tiré, et Mlle de Bellerive était prête à dîner de fort bon appétit.

La toilette de son père était réglée d'après le même principe. Le dîner fut excellent. Dussent les amphitryons parisiens nous maudire, il faut constater la supériorité des diners de campagne. Le poisson pêché au moment d'être plongé dans la poêle, les herbes fraîchement cueillies, les volailles savamment engraisées, la crème épaisse, le beurre pâle qui vient d'être battu, les vins endormis des demi-siècles dans des caves profondes, composent des repas que nulle science culinaire ne saurait égaler.

On causa un peu de Paris sur lequel les Bellerive n'étaient pas aussi ignorants qu'on pourrait croire. M. de Bellerive y allait tous les trois ans pour présider une société savante dont le département s'honorait d'avoir eu l'initiative.

Neuf heures arrivèrent vite. Martial fut alors convié à faire un peu de musique; il effleura les touches du piano d'une rêverie, chanta de sa voix frêle la romance apprise et demanda à Henriette de se faire entendre. Sans se faire prier aucunement, elle exécuta une marche guerrière et chanta d'une voix pleine et grave un thème de Mozart et des chansons de pays dont la monotone tonalité plonge dans une sorte de mélancolique engourdissement; chants qui pleurent plus qu'ils ne rient, et que les rigueurs de la nature, tantôt embrasée des feux du soleil et tantôt frissonnante sous les pleurs de la pluie, inspirent à ceux qui vivent avec elle.

M. de Bellerive demanda à sa fille quelques *brunettes* du XV<sup>e</sup> siècle, des cantiques, une phrase de Rameau...

— Je l'ai habituée à chanter ce à quoi je pense.

Martial, accoutumé aux anodines compositions qui défrayent les concerts d'amateurs, fut quelque peu dépaysé de ce que Henriette lui fit connaître de ses goûts musicaux autant qu'elle-même ce jour-là.

On se sépara de bonne heure comme on en avait l'habitude. En lui disant bonsoir, M. de Bellerive voulut connaître la première impression de sa fille sur le futur qu'il lui destinait.

— Mon cher père, dit gaiement la chasseresse, je le trouve très-gentil. Donnez-le-moi pour camarade, pour ami, je le veux bien; mais, pour mari, n'y songez pas. Que ferions-nous dans notre repaire de Bellerive de ce petit mari là?

Et elle se mit à rire de tout son cœur.

— En quoi y serait-il déplacé, je vous prie? reprit M. de Bellerive assez choqué.

— Mon cher père, je n'en sais rien, moi; mais vraiment vous n'y pensez pas... C'est un bon enfant, je crois, et pas laid, si vous voulez; mais un mari pour votre sauvage? Non, vraiment... Voyons, vous avez l'air fâché, embrassez-moi... Je ne lui ferai pas de mal à votre petit protégé; je le dorloterai comme il a l'habitude de l'être; mais l'épouser, oh non!

(C) Tout est bien, qui finit bien.

Et comme, en définitive, le père et la fille avaient plus d'un rapport dans les manières de voir, M. de Bellerive se mit à rire aussi.

De son côté, tout en vaquant à sa toilette de nuit, qui n'était pas sans quelque apprêt, Martial pensait que sa mère s'était méprise sur les façons de Mlle de Bellerive. Mais, quoiqu'elle fût toute différente de la future qu'ils avaient l'un et l'autre créée à loisir, il désirait ardemment lui plaire et se promit de demander, dans sa lettre du lendemain, à la meilleure des mères, quelques nouvelles indications, car il comprenait que la coupe recherchée de ses habits, les méthodes vaporeuses et quelques fadaïses n'auraient aucune prise sur celle qu'il voulait conquérir.

On déjeunait de bonne heure à Bellerive.

— Nous allons monter à cheval, n'est-ce pas, mon père ?

Martial, qui était un fort médiocre cavalier, ne dit rien ; mais M. de Bellerive, désirant que Martial connût immédiatement l'importance de sa terre, conseilla plutôt une promenade en voiture.

— Vous pourrez monter à cheval avant le dîner, mais je tiens à présenter nos petits domaines pendant le gai soleil de midi.

M. de Bellerive pensait d'ailleurs qu'une longue course en voiture faciliterait la confiante causerie qu'il désirait ; car le jugement de la veille ne lui semblait point être sans appel.

— Eh bien ! promenons-nous en voiture, dit Henriette ; on atteindra les nouveaux ; justement, c'est leur jour de leçon.

M. de Bellerive n'osa pas trop contrecarrer les projets de sa fille.

— Soit, dit-il ; on les mettra à la victoria, et Jean occupera le siège de derrière, pour le cas où tu aurais besoin de lui.

— Ce qui arrivera, n'en doutez pas.

Martial se hasarda à demander si les chevaux étaient sages.

— Oh ! ils ne le sont pas du tout : c'est pour cela qu'ils m'amuse ; mais vous savez conduire, n'est-ce pas ? et à nous trois, ce sera bien le diable si nous ne pouvons en venir à bout. Ils ne sont pas vicieux, seulement ils sont gais ! Oh ! mais gais.

La perspective de cette promenade ne réjouissait nullement Martial ; une causerie au coin du feu lui eût semblé bien préférable. Mais il n'y avait pas moyen de l'avouer.

Après le déjeuner, on resta dans le salon quelques moments : M. de Bellerive fumant sa pipe, Martial mâchonnant un londrès, et Henriette faisant des cigarettes qu'elle fumait à moitié. Le père et la fille causaient alors volontiers de ce qu'ils lisaient ; ainsi firent-ils ; le jeune Martial se tut, c'est ce qu'il avait de mieux à faire. Il s'agissait d'un livre sur la politique de Richelieu. Tous ceux de la vieille France ne s'occupent guère que d'elle ; jeunes et vieux s'absorbent à l'étudier en attendant mieux.

L'heure de l'inévitable promenade sonna, et Martial, aux côtés d'Henriette, parcourut Bellerive et les lieux circonvoisins, un peu distraité, il faut l'avouer, des surprises des points de vue, par les gaietés intempestives des jeunes chevaux qui les entraînaient ; d'autant plus que Mlle de Bellerive, sous prétexte de ne leur tolérer aucune faute, les fouettait, les morigénait en les obligeant à passer plusieurs fois devant tel ou tel objet qui les avait inquiétés. Quand leur résistance était au-dessus de ses forces, le cocher mettait pied à terre, et après des pourparlers, des expériences infructueuses, les chevaux obéissaient enfin ; alors Mlle de Bellerive chantait victoire, disait à ses bêtes les plus charmantes douceurs, mais ne s'occupait pas plus de son compagnon de route que s'il n'existait pas. Pendant ce temps-là, Martial, gelé et peu rassuré, souhaitait fort le retour au logis.

Ce fut seulement en arrivant au château, et dans l'heureuse disposition d'esprit d'un général qui a gagné une bataille, qu'elle daigna regarder la face violacée de Martial.

— Vous n'avez pas l'habitude du grand air, je vois cela... Vous vivez donc dans une boîte ? Cet air vif ne me cause aucune incommodité !

Martial ne savait que dire.

— Venez dans la salle à manger ; je vais vous faire boire quelque chose ; surtout ne vous approchez pas du feu ; dans l'état où vous êtes, il vous donnerait une engelure sur le nez.

En la voyant s'occuper de lui, Martial oublia son onglée. Elle monta chez elle chercher un pot de pommade de concombre, faite au château, et sans façon commença à l'en barbouiller, comme elle aurait arrangé un enfant souffrant de foux de dents.

— C'est que cela doit vous cuire véritablement. Mon père, plaignez M. de Chasteney. Regardez ; doit-il être assez mal à l'aise ?

Et elle continuait à étendre la pommade du bout du doigt, narquant que les *petites bêtes* avaient été sages comme des images.

Pour rien au monde Martial n'aurait donné le coup de bise qui l'avait si mal essoré ; les soins de cette belle campagnarde le touchaient fort. Elle savait être douce dès qu'on souffrait. Quand il fut réconforté par du vin chaud, elle l'envoya se débarbouiller à l'eau tiède.

Martial, un peu remis de la course vive à laquelle il avait été condamné, complimenta fort M. de Bellerive sur le bon état de ses domaines et l'étendue de ses bois.

— Quel dommage que la chasse soit fermée ! Vous vous seriez amusé ; figurez-vous que mon père marche sept heures de suite avec moi sans se fatiguer !

Martial ne regretta point d'être privé d'une marche aussi en dehors de ses habitudes et écouta avec attention le récit d'exploits qui lui semblaient fabuleux. Il résultait clairement de tout ce qu'il entendit qu'un homme qui ne serait ni adroit chasseur ni bon cavalier ne pourrait plaire à Mlle Henriette de Bellerive. Alors Martial se demanda pourquoi il avait appris la valse, le tric-trac et tant de sonates ?

Tout contentement de lui-même disparut ; il avait suffi pour cela de la simplicité de Mlle de Bellerive.

A quoi bon tout ce qu'il avait fait jusque-là ? Qu'étaient auprès de cette charmante Henriette les filles réservées et sournoises qui l'étudiaient sans le regarder pendant les ennuyeuses soirées de Mme de Chasteney ?

Une voix chaudement timbrée, une gaieté égale, une sincère compassion pour un malaise, et voici M. Martial de Chasteney amoureux. Il est vrai de dire que la voix sortait d'un corps plein de souplesse ; le rire montrait des dents adorables, et les soins avaient été donnés par des mains comme il n'en avait jamais vu.

Cette vie de Bellerive, cette vie qu'il ne connaissait pas deux jours auparavant lui semblait désormais être la seule enviable. Toutes les politesses de la vie mondaine lui apparurent soudain ; et il se mit à penser que l'homme que Mlle de Bellerive associerait à la sienne deviendrait infailliblement un héros.

Il ne songea donc point à refuser une promenade à cheval ; quelques leçons de manège ne l'y avaient guère préparé ; mais comment avouer qu'il avait peur ? d'ailleurs la vérité est qu'il ne craignait rien autre chose en ce monde que de déplaire à Mlle de Bellerive.

— Êtes-vous bon cavalier, Martial ? demanda M. de Bellerive lorsque les chevaux piaffaient déjà devant le perron.

— Orinaire, monsieur, ordinaire.

Il mentait héroïquement.

M. de Bellerive recommanda à sa fille la plus grande prudence.

— Ne craignez rien, mon père ; mais il ne faut pas que M. de Chasteney se croie obligé de m'accompagner ; je pense qu'il le peut sans danger, toutefois si...

— Ah ! mademoiselle, que dites-vous là ?

Et Martial, après avoir serré affectueusement la main de M. de Bellerive et aidé Henriette à se mettre en selle, s'élança sur le cheval qui lui était destiné. Le vieux cocher suivit à distance respectueuse et la promenade commença.

Tout alla bien d'abord ; peu après Mlle de Bellerive trouva bon d'allonger le trot de son cheval qui était très rapide ; celui de Mar-

tial le suivit, et le pauvre garçon supporta assez bien cette vive allure.

Évidemment le ciel le protégeait, car jamais de sa vie il n'en avait fait autant. Henriette, tout au plaisir de humer l'air, ne le regardait point. Il pouvait donc l'admirer autant que le soin de ne pas tomber le lui permettait, et il rêvait d'amour sans fin, de hardies chevauchées, de chasses bruyantes, lorsqu'au détour d'une allée que des tas de pierres, placés symétriquement pour fournir aux réparations du chemin, diminuaient encore, son cheval tourna court: et comme Martial surpris à l'improviste raidit son corps en arrière pour résister au mouvement au lieu de le suivre, il en résulta une brusque séparation entre le cheval et le cavalier qui tomba étendu sur le dos et perdit connaissance.

Mlle de Bellerive arrêta sa monture, descendit, souleva la tête de Martial et, voyant qu'il était évanoui, appela le domestique qui suivait, lui mit les deux chevaux en main et lui donna l'ordre de ramener une voiture du château.

Elle mit la tête de Martial sur ses genoux, couvrit ses pieds de la jupe de son habit de cheval, réchauffa ses mains dans les siennes, et lorsque la voiture demandée arriva, elle l'y porta presque et le contint dans ses bras pour éviter qu'il ne souffrit des cahots du chemin. En attendant l'arrivée du médecin, elle s'installa à son chevet et appliqua les remèdes prescrits en pareil cas.

Lorsque M. de Bellerive rentra d'une tournée dans ses fermes les plus proches (il ne se passait point de jour qu'il n'en visitât quelqu'une), le médecin le rassura; le malade semblait avoir échappé à un grand danger; le pouls revenait, la respiration reprenait son égalité.

Martial était engourdi, mais ne souffrait pas beaucoup. Il entendait mal, voyait à peine, et sentait pourtant qu'il n'était pas gravement atteint. Comme un calme absolu avait été prescrit, une seule personne était dans sa chambre. Cette personne allait, venait de son lit à la cheminée, renouvelant les compresses de son front, dosant les potions, attisant le feu.

Et comme Mme de Chastenay avait toujours dit à son fils qu'aucune femme au monde n'aurait pour lui les soins dont elle l'entourait, Martial, auquel un long évanouissement avait ôté la notion du temps, pensa que sa mère, appelée en toute hâte, était sa garde-malade.

Ce ne fut qu'au matin suivant qu'il s'aperçut de sa méprise en distinguant parfaitement les traits de la chasseresse. Il n'en dit mot et ne souhaita pas guérir vite.

Où prenait-elle cette douceur de mouvements? Comment pouvait-elle rester enfermée dans une chambre?

Quand Mlle de Bellerive s'aperçut qu'il la suivait des yeux, elle voulut savoir comment il se trouvait. Alors elle lui prit la main et lui demanda de ses nouvelles.

Martial sentit le froid de la vie réelle l'envelopper, et, pris d'une terreur qui lui donna du courage, répondit qu'il allait bien, mais qu'il l'adorait...

Mlle de Bellerive eut l'air de n'entendre que la première phrase.

— Racontez-moi maintenant comment la chose s'est passée; car, enfin, il faut que quelque incident extraordinaire, une distraction, un étourdissement, un malaise... Que sais-je?...

— Je vous aime et voilà tout.

— L'allure était des plus raisonnables. Joyeux-Vicomte n'est nullement vicieux, et vous ne me ferez pas croire qu'une petite gaieté peut jeter par terre un homme qui a l'habitude...

— Je vous aime, Henriette. Je ne sais pas monter à cheval; mais j'ai craint de vous paraître ridicule en l'avouant. Voilà la vérité...

— Vous saviez que vous vous exposiez à quelque chute effroyable?

— Je voudrais me faire tuer pour vous prouver que je ne suis pas poltron, et pourtant, je ne veux pas mourir si vous m'aimez.

L'amour a de ces raisonnements-là.

Mais les déraisonneurs se comprennent mieux que les logiques qui n'ont jamais pu s'entendre sur quoi que ce soit depuis le commencement du monde.

— Hélas! je sens maintenant comment il faut être pour vous plaire. Je suis comme une fille et vous devez en rire... Mais est-ce ma faute? Je suis comme on m'a dit d'être et comme j'ai vu ma mère, que j'adore... Je vous aime, Henriette. Pourquoi ne dites-vous rien? C'est de votre silence que je vais mourir! Voyons, qu'ai-je fait de mal? J'ai cru qu'à force de vous aimer, je ne tomberais pas de cheval...

Mlle de Bellerive ne disait mot. L'inflexible logique de ces discours insensés l'avait-elle gagnée? Martial l'ignora absolument, car, à bout de force, il s'endormit.

Henriette s'assit au coin du feu, les pieds allongés sur son chien. En vain son père vint-il plusieurs fois la chercher; elle était rivée à cette chambre et n'en pouvait sortir. Ce malade, qui bien évidemment s'était fait casser la tête pour elle, ne lui semblait plus le garçon faible et moquable arrivé de la veille, endimanché dans des habits apprêtés; elle se sentit prise pour lui de cette tendresse unique dans la vie, qui, à la fois maternelle et filiale, sait protéger et respecter l'être qui en est l'objet.

M. de Bellerive l'ayant exigé absolument, elle descendit un moment dans la salle à manger pour prendre un potage. Ils causèrent de suite de la rédaction de la lettre qui devait annoncer à Mme de Chastenay l'accident de son fils et la mander à Bellerive.

M. de Bellerive était fort effrayé de la secousse douloureuse qu'allait éprouver sa vieille amie. Que dire pour ne point la bouleverser et la décider à venir de suite, car ces chutes amènent quelquefois des désordres qui ne se produisent qu'au bout de plusieurs jours?

— Ces deux êtres vivent comme nous l'un pour l'autre; tu juges, mon enfant, combien j'apprends.

— Il faut pourtant prendre une décision avant le passage du piéton... j'en ferai une maladie.

— Qui aurait pu prévoir semblable contre-temps! Te figures-tu le saisissement de cette pauvre femme? Et encore une lettre vaut mieux qu'un télégramme; un télégramme la tuerait! La vois-tu, rêvant noces et avenir sans nuages entre sa chiffonnière et son journal, et recevant cette mauvaise nouvelle? J'ai bien pensé à aller la chercher à Paris, mais en me voyant, elle devinera qu'il s'est passé quelque chose de grave; et puis je suis moi-même fort affligé, car son fils me plaît.... Enfin, fillette, quoi qu'il soit tout à fait différent de ce que nous rêvions, ce garçon n'est point à dédaigner.

— Non certes, mon père.

— Je ne crois pas m'être trouvé de ma vie dans semblable embarras! Je ne me consolerais jamais, sans le vouloir, il est vrai, d'avoir été la cause d'une poignante douleur pour un cœur... Allons, donne-moi ce qu'il faut pour écrire; tu ne me dis rien, toi qui es ordinairement de si bon conseil?

— Je réfléchis, mon cher père.

— Lui cacher l'état de son fils serait prendre une responsabilité que je n'accepte pas... C'est à perdre la tête...

Les domestiques s'étaient retirés discrètement; le père et la fille étaient assis en face l'un de l'autre: Mlle de Bellerive, le menton dans la main, les yeux baissés sur un bouillon figé; M. de Bellerive tournant machinalement, dans les goulots de leurs flacons, les bouchons dorés de ses vins de dessert préférés.

— Voyons, dicte-moi la lettre, car je me sens incapable de l'écrire seul; tu ne dis rien? Il semble que tu aies juré de me mettre au désespoir.

Alors Henriette quitta sa place et dit:

— Mon père, puisque Martial venait pour m'épouser, je crois (si tel est votre avis) qu'il faut écrire à sa mère que nous l'attendons.... pour rédiger le contrat?

— Ah ! voilà qui s'appelle parler ; tu y as mis le temps, mais... d'abord, tu ne trouveras point meilleur gentilhomme. Ah ! finaude, quel changement depuis hier ! Mais je t'approuve. Nous en ferons ce que nous voudrons, de ce mari-là. Quelques hivers de chasse, et tu m'en diras des nouvelles. Vois-tu, les femmes ne s'entendent pas à élever les garçons ; son excellente mère en a fait une panade, mais l'air de Bellerive, nos vieux bouquins commentés au coin du feu, et... Et puis d'abord, nous ne pouvons sortir autrement de la situation présente. Vive Dieu ! tout est bien qui finit bien.

Il avait été convenu que l'on attendrait l'arrivée de Mme de Chasteny pour annoncer à Martial qu'il était agréé ; mais le père d'Henriette qui, ainsi qu'il le dit, aime les choses faites, ne put garder le silence.

La vie amoureuse de ces deux enfants a commencé dans une chambre de convalescent. En femme prudente, Henriette s'accoutume à rester davantage au logis, quoique Martial fasse le projet de mener une vie des plus actives dès qu'il sera tout à fait remis. Aussi, en causant de l'avenir heureux qui semble leur être réservé. Mme de Chasteny et M. de Bellerive constatent que le caractère de leurs enfants est singulièrement modifié.

ANGE BÉNIGNE.

## LE ROMAN IMPOSSIBLE

(SCÈNE DE LA VIE LITTÉRAIRE.)

Ils s'étaient rencontrés, l'autre soir, sur le boulevard où l'on fume.

Après ces poignées de main que tout le monde prodigue aujourd'hui à tout le monde, l'un des deux s'arrêta brusquement et d'un air grave :

— Cher ami, dit-il, un mot.

— Deux, si vous voulez.

— Vous savez que je fonde un journal.

— Les affiches me l'ont appris.

— Fondant un journal, j'ai naturellement besoin d'un feuilleton.

— Ayant besoin d'un feuilleton, je me suis dit : « Ce qu'il y a encore de mieux sous ce rapport-là, c'est un roman. »

— Il en faut un, en effet.

— Il est vrai.

— Eh bien, puisqu'il me faut un roman, c'est un heureux hasard pour moi que de vous rencontrer.

— Pourquoi ça ?

— Eh ! pardieu, parce que je vais vous prier de m'en faire un.

— Ça vous va-t-il ?

— Ça dépend.

— Comment ! ça dépend ! Est-ce que vous répugneriez à travailler pour mon journal ?

— Du tout.

— Que voulez-vous donc dire, alors, avec votre : ça dépend ?

— Une chose très simple.

— Bon ! Mais quelle chose encore, je vous prie ?

— C'est que je ne sais vraiment pas si nous tomberions d'accord sur cette affaire délicate qui s'appelle un roman à faire.

— Cher ami, vous voulez rire !

— Moi ? En aucune façon, je vous jure. Je parle très-sérieusement. Je crains que nous ne puissions pas tomber d'accord sur ce que vous désiriez de moi, au cas où j'accepterais d'écrire pour vous.

Ici le directeur du nouveau journal fit deux pas en arrière et se mit à rire aux éclats.

— Je conçois, reprit-il, que deux galants hommes, d'ailleurs

faits pour s'entourer d'une estime réciproque, soient en dissentiment sur plusieurs éléments de la vie usuelle. L'un peut aimer les chapeaux melons, l'autre les chapeaux hauts de forme. J'ai un cousin, fou de la musique de Mozart, qui devient de la couleur d'un homard cuit, quand on lui parle de la musique de Jacques Offenbach. On peut différer sur la saveur d'un mets, sur une cocarde politique, sur ce que valent les cheveux d'une brune ou les cheveux d'une blonde ; on peut varier en philosophie, puisqu'il y a des idéalistes, des sensualistes, des éclectiques et des positivistes. En matière de roman à l'usage des journaux, c'est une autre paire de manches ; on est forcément d'accord.

— Voilà ce que je ne concède pas, reprit l'autre en secouant les cendres de son cigare.

— Eh ! quoi, vous n'em'accordez pas qu'il n'y a qu'un type pour le long feuilleton ! Un récit brusque, pas de style, presque pas de paysage, dix ou douze noms propres, toujours les mêmes, de l'action, des faits, du mouvement, beaucoup de dialogue avec profusion de tirets. Qui est-ce qui ne sait pas faire ça ?

— Le premier venu, j'en conviens, s'entend à le faire ; c'est précisément pour cette raison que je ne voudrais pas m'en mêler.

— Ah ! mon ami, prenez garde, votre modestie ressemble au manteau troué du Cynique, lequel cachait beaucoup d'orgueil.

— Non, ma réserve est de la délicatesse et rien de plus.

— Parlez donc.

— Mon ami, faites-moi un roman pour mon journal.

— Encore un coup, je ne demande pas mieux ; mais quel roman ?

— Je viens de vous le dire : le roman de tout le monde.

— Monsieur le directeur, je vous y prends ; cette fois-ci, ce se rait vous qui refuseriez.

— Ah ! par exemple ! Puisque je vous demande un roman comme en fait tout le monde, c'est que je désire que vous me fassiez un roman de cette façon-là.

— Soit donc, vous serez satisfait.

— Vous allez vous y mettre ?

— Tout de suite.

— Dès demain ?

— Non, dès ce soir même.

— Fort bien.

— Vous savez, d'ailleurs, que je ne boude pas au travail.

— C'est juste. Paris entier connaît votre poigne.

— Paris en aura une preuve de plus.

— De mieux en mieux. Quand pensez-vous avoir fini ?

— Dans une quinzaine.

— Prenez vingt jours, si ça vous arrange mieux.

— Va pour vingt jours.

Et après une légère pause :

— Vous n'excéderez pas la coupe ?

— Non, sans doute, puisque c'est deux volumes, c'est-à-dire la coupe de tout le monde.

— Ne vous étendez pas au delà, même de cinq feuilletons, au moins.

— Soyez tranquille. J'aurai sans cesse à côté de moi, sur ma table de travail, un mètre pour mesurer la copie.

— Vous avez l'air de plaisanter, mais c'est une bonne précaution à prendre.

— Je vous jure que je la prendrai.

Un petit temps de silence.

Tout à coup le directeur reprend la parole.

— Avant de nous souhaiter le bonsoir, j'ai pourtant une recommandation à vous faire.

— Faites.

— J'ai dit un roman comme tout le monde, mais il va sans dire que c'est comme tout le monde qui fait bien.

— Ah ! c'est mille fois sous-entendu, cela.

— A propos, permettez-moi, cher ami, un petit mouvement de curiosité.

— Rien de plus naturel. Soyez donc curieux tout à votre aise.

— Où placez-vous votre scène ?

— Je ne sais pas encore : probablement en Bretagne.

— Non, pas là, si ça vous est égal, cher ami.

— Pourquoi ça ?

— Depuis trente ans la Bretagne appartient en toute propriété à Paul Féval.

— C'est vrai. Eh bien, je transporterai mon théâtre dans le Berri.

— Pas là non plus. Le Berri, bigre ! c'est à Georges Sand.

— C'est vrai. En ce cas, j'irai en Normandie.

— Point de Normandie, puisque cette terre des pommes a pour maître Octave Feuillet.

— C'est toujours vrai. Allons, je choisirai la Lorraine.

— Y songez-vous ? Est-ce que ce n'est pas l'apanage des Erckman-Chatrion ?

— Pour le moins, Paris me reste.

— Cher ami, Paris est usé jusqu'à la corde. Que diable voulez-vous dire de potable sur Paris après Balzac, Eugène Sue, Frédéric Soulié, Alexandre Dumas père, Alexandre Dumas fils et trois cents Tartempions ?

— Voulez-vous donc que j'aille dans l'Inde ou en Chine ?

— Non, je ne le veux pas ; vous y rencontreriez à chaque pas l'ombre de Méry.

— L'Égypte redevient de mode. Je tape sur l'Égypte.

— Eh ! vous n'ignorez pas que, comme roman, en fait d'Égypte, il n'y a que Théophile Gautier.

— Comme dernière ressource, j'ai le Canada.

— Nenni, c'est déjà pris depuis longtemps par Gustave Aymard, le vaillant trappeur.

— Monsieur le directeur, en voilà assez. Je vais me coucher, et vous et votre journal, allez au diable !...

Philibert AUDEBRAND.

## REVUE DES MAGASINS

Faire un chapeau à la mode, selon le goût du jour, est chose facile et bientôt accomplie pour Mmes BRUNHES ET HUNT ; mais ce n'est pas là leur seule ambition. Ce que ces dames veulent avant tout, c'est coiffer *jeune*, en prenant souci surtout du genre de beauté et de l'air de la figure de leurs clientes. Le même cadre ne convient pas à tous les tableaux, pensent-elles. C'est là le secret de la vogue qui remplit sans cesse les salons de la rue Meyerbeer, 4.

Donnons vite quelques modèles avant qu'ils aient été enlevés :

Chapeau de paille noire, genre chinois, couvrant absolument le chignon. Fleurs de fraisiers placées par groupes en haut et en bas avec un nœud de ruban noir et ruban crème fort coquettement disposé. Diadème des mêmes fleurs sous la passe qu'elles envahissent.

Chapeau *Bébé*. Passe en paille de riz très renversée ; fond mou en damas Renaissance blanc ; guirlande et traine d'œillets blancs sur le tour de la calotte. Diadème semblable dessous.

Chapeau *Madame l'Archiduc*. Forme exceptionnelle et que nous renonçons à décrire ; merveille d'originalité et de grâces coquettes, séduisante au possible.

Chapeau *Jardinière*. Large forme en paille d'Italie à passe baissée, relevée, cabossée, d'un aspect particulièrement enfantin. Garniture de velours noir et de fleurs variées à profusion.

Mmes Brunhes et Hunt possèdent une foule d'autres modèles en tulle et dentelle noirs, avec broderies de perles ou de paillettes ; chapeau en toute étoffe pour accompagner les toilettes. — On se conforme scrupuleusement aux échantillons. — Ces chapeaux s'établissent généralement ainsi : passe en paille, fond mou et garniture de coques en étoffe.

On peut, à distance, faire faire un chapeau à ces dames ; il suffit de leur en adresser la demande en indiquant la grosseur de tête et le genre qu'on préfère.

— Quand on a pris une bonne habitude, il faut se garder de la perdre ; le changement, dans certains cas est préjudiciable. Tel est notre avis pour

la parfumerie : Les bonnes maisons ne manquent pas à Paris ; prenez-en une et soyez-lui fidèle : vous vous en trouverez mieux.

Ce conseil ne s'adresse pas aux clients de la maison PINAUD-MÉYER ; ceux-là sont d'une fidélité à toute épreuve, qui fait le plus grand honneur aux excellents produits de cette maison de premier ordre.

Où trouver ailleurs le *Lait d'Hébé*, cette précieuse lotion dont nous ne saurions trop recommander l'usage, qui embellit le teint en le poissant, ou la *Crème au lait d'Hébé*, qui efface les moindres altérations du visage ? Ces deux préparations exquises sont, en effet, la propriété exclusive de la maison Pinaud-Meyer (boulevard des Italiens, 30).

On peut sûrement puiser à pleines mains dans la *Corbeille fleurie* pour y prendre les éléments nécessaires à l'entretien de la beauté du corps ; il suffit qu'un produit soit revêtu de cette marque célèbre pour que la confiance doive s'établir immédiatement. La *Corbeille fleurie* ne peut manquer à ce qu'elle se doit à elle-même.

Les parfums à la mode sont au *bouquet de violettes*, et au *bouquet d'Ixora*. La maison Pinaud-Meyer a obtenu avec ces deux aromes deux séries complètes de produits variés. La faveur la plus grande a accueilli ce nouveau fruit d'un travail incessant. Les eaux de toilettes, savons, cold-creams, poudres, pommades, parfums concentrés pour le mouchoir, — toutes les délicatesses raffinées d'un cabinet de toilette élégant en un mot, — tout cela aujourd'hui est au bouquet de violettes ou au bouquet d'Ixora, avec le cachet aristocratique de la *Corbeille fleurie*.

— Au moment d'un mariage, quel tracas, quel souci pour une mère de famille ! On n'en finit pas avec les acquisitions du trousseau et celles qui concernent l'installation du jeune ménage. Combien de personnes aimeraient mieux dépenser une somme plus ronde, à la condition d'éviter d'une façon satisfaisante un pareil embarras !

Eh bien ! rien n'est plus simple ; il n'est point de vœu plus facile à réaliser : il suffit, en effet, de s'adresser à la maison de commission LASSALLE et CIE (25, rue Louis-le-Grand) qui se charge de tous les achats imaginables. Ses nombreuses relations commerciales, l'habitude qu'elle a de toutes les transactions, son goût et sa parfaite honorabilité présentent toutes les garanties nécessaires.

La maison Lassalle se charge de toutes les acquisitions à faire : objets de toilette, bijoux, horlogerie, ameublement, musique, etc., etc. Nous pouvons ajouter que les achats, quels qu'ils soient, reviennent à meilleur compte faits par son entremise, et que les modèles sont tous empreints de ce caractère de bonne compagnie si recherché des gens comme il faut.

Pour nous résumer, la maison Lassalle vous débarrasse de l'initiative à prendre, de l'embarras des objets à choisir et de l'enqui de toute préoccupation. N'est-ce pas précieux, surtout si l'on songe qu'on ne paye pas plus cher ? Au surplus, en parcourant le prospectus de la maison (que tout le monde peut demander rue Louis-le-Grand, 25), on se rendra un compte exact de ce que nous venons de dire.

## SPÉCIALITÉS

L'Eau Gauloise est à la fois un cosmétique fortifiant et une teinture hors ligne.

Prise en lotions, c'est un sûr préservatif contre la plupart des affections ordinaires du cuir chevelu ; elle enlève les pellicules, guérit les démangeaisons et les névralgies de la tête. Elle arrête également la chute des cheveux, dont elle facilite la pousse et la croissance, en restituant à leurs racines la force et l'aliment qui leur sont nécessaires.

L'Eau Gauloise est merveilleuse comme teinture parfaite ; son emploi est sans inconvénient et son odeur agréable ; les cheveux, sous son action fortifiante, reprennent peu à peu leur couleur primitive. Rien n'est plus simple que la manière de s'en servir. On peigne et brosse les cheveux avec soin, puis on imbibe légèrement de ce précieux liquide une petite brosse que l'on passe dans les cheveux en insistant près des racines et des parties les plus décolorées. On démêle de nouveau les cheveux, afin qu'en les séparant ils s'imprègnent également ; on les laisse ensuite sécher quelques instants, et l'on se coiffe comme d'habitude. Au bout de quelques jours de ce régime, selon la nature des cheveux, la transformation s'opère et le miracle est accompli.

L'entrepôt général de l'Eau Gauloise, à Paris, est toujours rue de Provence, 4, chez M. V. Rolende.

M. D'A.

ROUVENAT (✽) & CH. LOURDEL, JOAILLIERS,  
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Pour achats de **Mouchoirs de batiste et de Toiles et batistes pour costumes**, s'adresser à la Maison FÉNELON CALLEZ, de Cambrai.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.